

Blum's focus is almost entirely on the ideological uses to which this "fertile error" was put. The interpretative framework in which she places population thought is the Enlightenment critique of the Catholic Church and the absolute monarchy. However, the fact that worries about population were useful to the *philosophes* does not explain why their readers found the notion of population decline so compelling. The stubborn tenure of this false idea on the public mind undoubtedly has to do with the social, economic, and political context in which population thought was articulated, but Blum has little to say about this context.

Some readers may also be surprised at the relatively slight attention Blum pays to the literature linking depopulation to economic debility. Population was a central problem in eighteenth-century political economy, so much so, in fact, that the Institut National d'Études Démographiques sponsored a single bibliography of eighteenth-century population thought and eighteenth-century economic literature, *Économie et population : les doctrines françaises avant 1800* (Paris, 1956). Blum includes elements of the political economic debate in her argument, notably when she deals with writers who argued that luxury or the poverty of agriculture, rather than clerical celibacy, were the fundamental sources of population decline. In general, however, her focus on the relationship between natalism and the imaginative reconfiguration of gender and sexual relations tends to occlude the economic dimension of population thought.

If *Strength in Numbers* is not an exhaustive account of the population question in eighteenth-century France, it is nonetheless a work of originality and insight. It explores a completely neglected dimension of French population thought, and in so doing adds depth and context to the historiography of eighteenth-century ideologies of gender. Finally, Blum also contributes significantly to our understanding of the new secular social imaginary developing in the Age of Enlightenment as Providential conceptions of social relations began to give way to the "rule of numbers".

John Shovlin

*Hobart & William Smith Colleges*

Laurent Bourquin — *La noblesse dans la France moderne (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions Belin, 2002, 267 p.

Laurent Bourquin, professeur d'histoire moderne à l'Université du Maine, propose ici une synthèse des connaissances sur la noblesse française sous l'Ancien Régime. Cette étude arrive à point nommé dans le contexte d'un profond renouvellement de l'historiographie au cours des dernières années sous l'impulsion de Michel Nassiet et de Bourquin lui-même. En effet, l'auteur remplit efficacement l'objectif qu'il s'est fixé : définir les valeurs et les aspirations de ce groupe social, évoquer son fractionnement et ses modes de renouvellement, et insister sur son apport au jeu politique et social de la période. Ainsi, il se démarque non seulement en définissant la noblesse, mais en expliquant aussi sa transformation aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles au rythme de la « modernisation » de la société.

*La noblesse dans la France moderne* se divise en sept chapitres thématiques. Les trois premiers servent à dégager les traits distinctifs du second ordre. Ils soulignent les vertus et les privilèges de la noblesse hérités du Moyen Âge, puis la lente prise de contrôle du pouvoir royal à partir du XVII<sup>e</sup> siècle pour gérer les formes d'anoblissement et étendre son autorité politique. Cette section montre toute la complexité de ce groupe social et mène logiquement à la deuxième partie, qui entraîne le lecteur dans l'univers des mentalités et de l'identité du groupe. L'aperçu démographique (calcul des effectifs, âge au mariage, espérance de vie), le rappel des stratégies matrimoniales et la mise en évidence des principes régissant l'éducation des enfants servent en quelque sorte de mise en contexte pour l'un des chapitres les plus intéressants du livre, celui sur l'art de vivre nobiliaire. L'auteur y explique dans quelle mesure les courants de pensée, les controverses politiques, la Réforme et la Contre-Réforme ont pu toucher les aristocrates et influencer leur mode de vie. Enfin, la troisième partie souligne d'abord les écarts de richesse entre les nobles, leurs sources de revenus ainsi que leur intérêt pour le secteur financier et industriel, puis leur engagement au niveau politique. Le dernier chapitre est sans doute l'un des plus importants, en ce sens qu'il présente la conception que les nobles ont pu se faire du pouvoir et leur participation croissante aux affaires politiques à partir du règne de Louis XIV. Servir le roi était un honneur et un privilège. En plus de devenir des relais culturels qui diffusaient les idées dans tout le royaume, les aristocrates relayaient l'autorité de la cour dans les provinces où ils se confondaient avec la monarchie. Ils participaient ainsi à l'édification de l'État, mais contribueront aussi à sa désintégration lorsqu'ils contesteront plus ouvertement le pouvoir central avant la Révolution.

Par-dessus tout, il faut retenir de ce livre qu'à l'époque moderne, la noblesse a vécu une stricte codification de ses règles internes sous l'effet de l'emprise de la cour (donc une fermeture du groupe sur lui-même), mais également une ouverture certaine sur les idées en vogue et une ouverture de ses rangs aux négociants, artistes et intellectuels qui a permis son renouvellement et son évolution. Cette évolution a mené vers une notion de noblesse fondée sur le mérite individuel plutôt que sur l'idée de race et de privilège uniquement. Ici, Bourquin intègre admirablement les acquis de l'histoire traditionnelle, les idées d'éducation évoquées par L. Bély (*La société des princes*, 1999) et sa perspective sur les dynamiques familiales pour nous offrir une figure de cette société qui se veut plus humaine et plus nuancée que ce à quoi nous avons été habitués jusqu'à présent.

Cette étude est fondée sur de nombreuses sources secondaires (dont les auteurs ne sont malheureusement pas toujours mentionnés), mais aussi sur d'abondantes sources primaires (archives notariales, mémoires personnels, correspondances officielles). Celles-ci sont généreusement retranscrites dans des encadrés, et ce, au plus grand bénéfice du lecteur. Ce livre est donc un ouvrage érudit destiné à des étudiants post-secondaires, mais également accessible à un vaste public grâce à son style agréable et à ses renvois discrets. Il intéressera non seulement les historiens de l'Ancien Régime (en France et dans les colonies, y compris au Canada), mais aussi les curieux ou les nostalgiques d'une époque où le second ordre et l'Église dominaient la société.

Samy Khalid  
Université d'Ottawa